

l'ascite, etc. Cette espèce d'hydropisie est plus souvent partielle que les hydropisies cachectiques ou mécaniques. Elle est aussi plus locale ; en effet, quand l'état inflammatoire a complètement disparu, et qu'il ne reste plus qu'un épanchement dans une cavité séreuse, c'est une affection locale, et le sérum joue dans l'organisme le rôle d'un corps étranger. Sa marche est ordinairement très-lente et sa guérison facile, car il y a moins à se préoccuper de l'état général, qui est satisfaisant, et de la cause cachée d'hydropisie à détruire. Ces hydropisies se guérissent spontanément, non plus par résolution, à la manière des hydropisies inflammatoires suraiguës, mais par évacuation naturelle ou par révulsion. Tantôt les cavités remplies par l'hydropisie s'ouvrent au moyen d'une ulcération des tissus, à l'extérieur, sur la peau, ou à l'intérieur, dans les bronches, dans l'intestin. Exemples : l'ascite, l'hydrothorax, etc. Tantôt une diarrhée abondante, une diurèse excessive, une sueur très-prononcée se déclarent, et l'hydropisie disparaît. Quelque étrange que paraisse ce phénomène, il n'y a rien qui doive surprendre, car, en voyant l'état d'émaciation si rapidement produit chez les cholériques par des évacuations alvines nombreuses et abondantes, on comprend qu'un accident analogue, développé chez un hydropique, puisse amener l'absorption rapide du liquide épanché.

Notre art, qui cherche à imiter le plus souvent possible la nature, pour arriver au même résultat qu'elle, provoque, non sans succès, à l'aide de drastiques, des superpurgations ou des sueurs excessives, qui guérissent des hydropisies de cette espèce. Par des ponctions simples, il évacue habituellement le liquide de certaines cavités séreuses, et, si cela ne réussit pas, il combine l'injection irritante de teinture d'iode à la ponction, dans le but de provoquer une phlegmasie aiguë, et consécutivement des adhérences entre les parois du foyer, -ce qui fait disparaître à jamais l'hydropisie.

Les hydropisies cachectiques ont une marche lente, en rapport avec la difficulté de reconstituer le sang, pour lui donner rapidement la quantité d'albumine qui lui manque. Cependant, s'il n'y a pas de diathèse grave, ni d'altération organique profonde, et que le changement de composition du sang soit la cause primitive de l'hydropisie, le mal peut guérir très-facilement. Un bon régime alimentaire, les toniques et les préparations ferrugineuses, suffisent à faire disparaître ces hydropisies.

Les hydropisies mécaniques persistent tant que dure la cause qui gêne le cours du sang. C'est quelquefois l'affaire d'un moment ou de quelques mois, si l'œdème est produit par un bandage serré, ou par l'utérus en état de gestation. La maladie se prolonge beaucoup, lorsqu'il y a oblitération ou compression de grosses veines, à moins qu'une circulation veineuse collatérale, ce qui arrive souvent, ne vienne suppléer à l'absence des veines oblitérées. Elles ne guérissent que de cette manière, ou par la disparition de l'obstacle à la circulation.

Les hydropisies cachectiques ou mécaniques, dont la cause ne peut disparaître, et qui augmentent chaque jour, ne tardent pas à devenir *générales*. Elles amènent presque nécessairement la mort ; ou bien il y a suffocation et asphyxie, le poumon étant considérablement gêné par l'œdème de son tissu, par un double hydrothorax et par le refoulement du diaphragme en haut, par l'ascite ; ou

bien il se développe des phénomènes cérébraux graves, comateux ou éclamptiques, provoqués par la suffusion séreuse de l'encéphale et de ses cavités intérieures.

CHAPITRE VII

DES FLUX.

I

On a longtemps désigné sous le nom de *flux*, toutes les évacuations abondantes ou insolites des humeurs naturelles ou morbides renfermées dans le corps. L'écoulement de sang au dehors, l'épanchement de sérosité dans une membrane séreuse, formant l'hémorrhagie ou l'hydropisie, étaient considérés par quelques médecins comme des flux. On dit : le flux hémorrhoidal et le flux séreux. C'est un tort, car l'hémorrhagie n'est pas plus une sécrétion augmentée que l'hydropisie. Nul organe ne sécrète le sang, et le sérum qui s'en échappe à travers les séreuses n'est plus un produit de sécrétion.

Le nom de *flux* doit être réservé aux sécrétions exagérées ou altérées des membranes glandulaires et des glandes sécrétoires. Andral a proposé de lui substituer le nom d'*hypercrinie* ou d'*hétérocrinie*, Gendrin celui de *diacrisis*, et Gintrac celui de *nosocrinies* ou de *crinoses*.

Les flux des maladies des membranes muqueuses et de toutes les glandes isolées ou agglomérées répandues dans les diverses parties de l'organisme. Ainsi tous les écoulements muqueux de l'estomac et de l'intestin proviennent des follicules et des glandes cachés dans l'épaisseur de la muqueuse digestive. Les écoulements de la peau viennent des follicules cutanées et des glandes sudoripares. Le flux bronchique vient des innombrables glandes mucipares de la muqueuse pulmonaire, etc.

II

Les flux sont donc des sécrétions plus ou moins abondantes d'un liquide normal ou morbide séparé par les glandes de la peau et des muqueuses. Ils se divisent tout naturellement en deux classes, d'après la nature du liquide sécrété.

Dans la première se trouvent les *flux glandulaires*, caractérisés par la sécrétion exagérée du liquide glandulaire normal. Exemples : la spermatorrhée, la polycholie, la galactorrhée, l'éphidrose, la polyurie, etc., formées par une sécrétion plus abondante de sperme, de bile, de lait, de sueur, d'urine, etc.

La seconde renferme les flux constitués par une matière anormale, ordinairement muqueuse et puriforme, plus ou moins abondante ; ce sont les *flux muqueux*. Exemples : la bronchorrhée, le catarrhe vésical, la diarrhée, la leucorrhée, etc. A cette dernière classe se rapporte ce qu'on a dit du catarrhe, lorsque la matière sécrétée est remarquable par son extrême abondance.

III

Les flux sont quelquefois, comme l'a dit J. P. Frank (1), des maladies *primitives, essentielles*, au delà desquelles on ne trouve aucun autre phénomène appréciable que la cause morbifique dont l'impression a produit la sécrétion glandulaire. Une grande frayeur produit la diarrhée, le dégoût amène les vomissements, etc. Ordinairement ce sont des maladies *symptomatiques* engendrées par une cause générale ou locale souvent très-difficile à distinguer.

IV

Les flux existent chez les enfants, comme chez les adultes et chez les vieillards ; ils résultent souvent d'une disposition congénitale. J. P. Franck a eu raison de faire remarquer qu'une certaine conformation héréditaire de la poitrine était une prédisposition à la bronchorrhée. La femme y est plus sujette que l'homme ; mais il y a une circonstance qui explique la fréquence d'une espèce de flux chez elle, c'est la menstruation et l'activité génitale qui favorisent l'apparition de la leucorrhée.

Les flux sont subordonnés aux divers degrés de l'hypersthénie nerveuse, et les impressions morales ont une grande influence sur leur développement. On connaît l'effet de l'appétence et du dégoût sur l'augmentation et la diminution de la sécrétion salivaire ; de la tristesse et de l'hystérie sur la production des larmes ; il en est de même de la préoccupation sur la polyurie, de la frayeur sur la diarrhée, des contrariétés vives sur la leucorrhée, de l'affliction sur le flux de bile, des névralgies de la cinquième paire sur le ptyalisme et l'épiphora, de l'hystérie sur le ptyalisme, etc.

Ils sont également produits par les congestions muqueuses glandulaires, et par les inflammations aiguës ou chroniques de ces parties. La bronchite, le coryza et l'entérite sont souvent l'origine de la bronchorrhée, de la rhinorrhée et du flux de ventre. Les maladies de la prostate produisent la spermatorrhée ; l'urétrite aiguë est, comme on le sait, fort souvent suivie d'une blennorrhée durable, et il en est de même de l'inflammation du vagin, du rectum, de l'oreille, etc.

L'influence épidémique détermine quelquefois leur apparition : exemple, la suette et le choléra. Dans cette dernière maladie, les glandes isolées de l'intestin sécrètent le mucus en abondance, et elles acquièrent en quelques jours un volume tellement considérable, qu'on les a crues altérées dans leur structure. Elles ne le sont cependant pas plus que ne l'est la glande mammaire hypertrophiée des nourrices, alors trois fois plus volumineuse que dans l'état originaire.

Certaines maladies virulentes ou diathésiques provoquent souvent des flux : ainsi les fièvres éruptives, la morve, la syphilis, amènent de la diarrhée, le catarrhe bronchique, l'otorrhée, la leucorrhée et d'autres écoulements muqueux. Il en est de même de quelques substances douées d'une action spécifique toute particulière :

(1) J. P. Frank, *Traité de médecine pratique*. Paris, 1842.

exemple, le mercure sur le ptyalisme, le nitrate de potasse sur la polyurie, l'iodure de potassium sur la rhinorrhée, etc.

Les diathèses ont surtout une grande influence, et, à part les causes occasionnelles qui peuvent naturellement produire les flux, différentes altérations du sang, telles que l'hydrémie et la diminution d'albumine observées dans les cachexies, la diathèse dartreuse et scrofuleuse, la goutte, ont une action très-marquée sur le développement des flux. Rien n'est commun comme de rencontrer la diarrhée ou la bronchorrhée, les sueurs blanches, l'otorrhée, etc., dans les cas de podagrisme, de scrofulisme, et chez des personnes ayant eu ou offrant encore des maladies de la peau, telles qu'eczéma, impétigo, lichen, etc.

V

Les flux dépendent toujours d'un vice général ou local, d'une diathèse ou d'un empoisonnement, d'une irritation passagère ou permanente des glandes et glandules de la partie fluente. *Aigus* ou *chroniques*, leur apparition est *apyrétique* ou *fébrile*. Dans ce cas, la fièvre est continue ou intermittente. Chose curieuse, l'état fébrile n'est pas toujours le phénomène primitif, et souvent, comme on l'observe dans certaines diarrhées, la fièvre se présente dans le courant de la maladie comme élément secondaire. Les flux n'existent pas toujours d'une façon permanente, comme maladie habituelle, et ils apparaissent irrégulièrement à une saison ou à l'autre, quelquefois d'une façon périodique. Je connais une personne atteinte d'épithrose périodique revenant depuis dix ans à la même époque, vers la fin de décembre et dans les premiers jours du mois de janvier, pour se prolonger environ trois semaines.

VI

Les symptômes des flux sont très-variables, et tellement différents, soit dans les flux muqueux, soit dans les flux glandulaires, qu'il est difficile de les étudier d'une manière abstraite et générale. Ils ne se prêtent nullement à des considérations d'ensemble.

Les flux muqueux constituent, en grande partie, ce qu'on appelle des affections catarrhales ; ordinairement provoquées par l'irritation ou l'inflammation des membranes muqueuses et des glandes qui s'y trouvent, elles sont, au début, accompagnées de fièvre, mais plus tard l'état fébrile cesse avec les phénomènes inflammatoires, et le flux n'en continue pas moins plus abondant que jamais. A la disparition de l'érythème vasculaire et nerveux succèdent la pâleur et l'atonie des tissus, circonstances non moins fâcheuses qui entretiennent l'abondance des sécrétions anormales. Malheur à la personne atteinte d'herpétisme ou de scrofulisme, qui contracte une phlegmasie muqueuse fluente ! elle ne s'en débarrassera qu'avec les plus grandes difficultés et au bout d'un temps généralement fort long.

Le liquide des flux muqueux est variable dans sa consistance, dans sa couleur, dans sa composition et dans sa quantité. Aqueux et incolore au début, il épaisit

plus ou moins vite, se mélange à des flocons blanchâtres, jaunes ou verts, plus ou moins compactes. Il reste moitié aqueux, moitié purulent, ou bien il prend tout à fait les caractères laiteux du pus.

Sa saveur est salée ou amère dans la rhinorrhée et quelquefois dans le catarrhe bronchique ; elle est acide dans quelques cas de gastrorrhée.

Sa réaction est neutre, tantôt acide et tantôt alcaline.

Il renferme des sels en plus ou moins grande abondance, un peu d'albumine, des filets de sang, des cellules d'épithélium et des globules de mucus ou de pus. Dans certains cas, il est entièrement compacte sous forme de la matière albumineuse de l'œuf ou de filaments blanchâtres, ou de membranes jaunâtres très-minces : exemple, le catarrhe chronique de l'intestin alternant de la diarrhée. On y trouve quelquefois des vibrions : exemple, le choléra, la leucorrhée. Il est doué de propriétés irritantes plus ou moins prononcées, et, chez quelques personnes, il est tellement âcre, qu'il écorche les parties de la peau avec lesquelles il se trouve sans cesse en contact. Ainsi les larmes n'écorchent pas la joue, mais le fluide muqueux de l'ophtalmie détermine l'excoriation du derme. Il en est de même du fluide de l'otorrhée sur la peau du cou, de la leucorrhée et de la diarrhée sur le pourtour de l'anus et des parties génitales, etc.

Enfin, son abondance dépasse quelquefois tout ce qu'il est possible d'imaginer. Tantôt le flux est modéré, tantôt au contraire il est excessif et mortel. On a vu, dans la rhinorrhée, le flux muqueux évalué par Morgagni à 500 ou 600 grammes par vingt-quatre heures ; dans l'entérorrhée, à vingt livres : c'est plus qu'il n'en faut pour faire périr les malades. Chacun sait l'état dans lequel tombent les cholériques après leurs abondantes évacuations gastriques et intestinales. Leur sang perd son sérum et se coagule, faute de l'élément liquide qui tient les globules en suspension.

Les flux glandulaires sont plus rares que les flux muqueux, et l'élément inflammatoire prend moins de part à leur développement. Ils sont plus soumis que les autres à l'influence nerveuse, et l'on ignore presque entièrement les conditions premières de leur apparition. Ils sont généralement faciles à reconnaître, car, sauf le flux de bile, qui peut avoir lieu dans l'intestin sans fournir de signes évidents de son existence, les autres, tels que le ptyalisme, la spermatorrhée, l'éphidrose, la galactorrhée, la polyurie, s'annoncent par des phénomènes aisément appréciables. Une sécrétion exagérée de sperme, de salive, de sueur de lait, de sueur de la suette qui traverse un lit et recueillie dans un seau, d'urine, etc., les caractérisent. Le liquide, très-abondant, conserve ses qualités normales ; il sort par les voies ordinaires et les conduits excréteurs, et, dans les cas où il est trop chargé de sels, il forme quelquefois dans les conduits des dépôts de matières solides, connus sous le nom de *concrétions* ou *calculs*. Il y a des calculs salivaires, des concrétions rénales, des pierres biliaires, pancréatiques, etc.

Les flux glandulaires épuisent les forces et appauvrissent le sang. Leur prolongation détermine l'anémie, la dyspepsie, l'amaigrissement, la fièvre et la mort par épuisement des forces, par hydropisie ou tuberculisation pulmonaire.

VII

Les flux peuvent être la cause ou le remède des maladies les plus graves. En effet, par leur intensité et leur prolongation, ils jettent les malades dans un état de faiblesse et d'épuisement dont il est souvent difficile de les guérir. Leur passage aux ouvertures cutanées provoque de l'érythème et des ulcérations fréquentes. La bronchorrhée ulcère le larynx. Dans l'intestin, la diarrhée qui se prolonge y engendre des lésions organiques secondaires qui n'existaient pas au début de l'hypersécrétion. La spermatorrhée détermine l'hypochondrie, et souvent aussi l'aliénation mentale. D'une autre part, leur suppression brusque peut amener dans les viscères des métastases mortelles.

A côté de ces inconvénients, les flux ont quelquefois des avantages. Une diarrhée habituelle enlève une maladie de la peau fort désagréable à montrer, et ailleurs une angine et une bronchite anciennes. Que d'ascites et d'anasarques guéries par une bronchorrhée dans certains cas de goutte, ailleurs par un flux de ventre excessif et subit, comme s'il y avait rapport entre la sécrétion intestinale et l'absorption du liquide anciennement formé par l'hydropisie.

VIII

Le traitement des flux repose sur la connaissance de leur cause, de la nature du mal qui a précédé, de l'habitude et des symptômes actuels. On est souvent embarrassé pour reconnaître la cause ; mais enfin, s'il existe un corps étranger ou une cause d'irritation appréciable qu'on puisse enlever, le flux disparaîtra promptement.

Quand les flux résultent d'une activité vitale très-grande des solides, les antiphlogistiques et les débilants doivent être mis en usage. Malheureusement ce fait est des plus rares, et l'on observe, au contraire, bien plus souvent l'atonie des tissus, qu'il faut exciter par le froid, par les astringents et par les toniques de toute espèce. Dans ces cas, le fer est un adjuvant des plus utiles.

Si le flux dépend d'un état de faiblesse général avec diathèse scrofuleuse ou herpétique, comme cela est si commun, c'est encore aux remèdes fortifiants et aux moyens spécifiques qu'il faut recourir.

CHAPITRE VIII

DES PNEUMATOSSES.

I

On a signalé dans les temps anciens de la médecine ce que nous appelons aujourd'hui des *pneumatoses*. Mais on ne s'est pas arrêté à les décrire. Hippocrate indique çà et là des accidents qui résultent des gaz développés par les aliments : il parle du météorisme, de l'emphysème ; mais de ces vagues notions à la théorie et